

s'enivrant des poses molles, des attitudes plutôt jetées qu'étendues qui ne sont comprises que sous ce soleil brulant à l'heure du midi. Il étudiait près d'elle la vie oisive des femmes d'Orient, il vivait de sa nonchalance, était heureux de ces mille détails auxquels il se trouvait initié ; tantôt il soutenait la boîte qui contient les teintures, pendant que Néhémi, y puisant mille nuances diverces, coloriait bizarrement ses ongles ; tantôt il l'accompagnait de sa voix tandis qu'elle chantait un air d'une mélancolie sauvage que les notes sont impuissantes à rendre et qu'il faut aller étudier au harem. Enfin il l'aidait dans ces mille soins d'intérieur qui lui rappelaient la lecture de la Bible depuis longtemps abandonnée ; c'étaient les troupeaux dont on mesurait la laitage, un esclave indocile à la punition duquel on assistait, l'eau de la source qu'on allait chercher sur la montagne ou les chameaux dociles dont on dirigeait la tente.

Mais à l'heure où le hakem avait coutume de rentrer dans sa demeure, Néhémi renvoyait son amant, car elle ne voulait pas qu'Ismaël pût se douter du sentiment qui les unissait ; elle voyait que ses préjugés religieux ne lui permettraient pas de voir sans horreur le cœur de sa fille livré à un chrétien, et quoiqu'elle connût son inépuisable bonté, elle craignait sa colère et son chagrin ; aussi, à l'heure où de ses propres mains elle apprêtait le repas paternel ; quand le moment arrivait de faire bouillir le coucoussou ou de dorer le pilau de safran jeune, Villecamp était impitoyablement congédié.

Un jour cependant les amants oublièrent à l'heure à laquelle ils se séparaient d'habitude était arrivée depuis long-temps, et ils ne s'en doutaient pas ; ils étaient tout entiers l'un à l'autre, oubliant le monde, oubliant tout excepté leur amour, lorsque des pas pesants vinrent les arracher à cette douce extase.

— C'est mon père ! s'écria Néhémi, en reconnaissant la marche mesurée du hakem, il faut te cacher, s'il te voit ici nous sommes perdus.

— Me cacher ! jamais ; j'aurais l'air de craindre.

— Mais c'est aussi ma vie que tu exprimes.

Éprouvé de cette réflexion, Villecamp voulut se glisser sous les toiles qui fermaient la tente ; il n'était plus temps : le hakem était entré et

cette tentative n'eut d'autre effet que d'être aperçue par lui.

— Ceux qui ne font pas le mal n'ont pas besoin de se dérober à la vue des hommes ! dit-il d'une voix calme, tandis que son œil allait du visage de sa fille à celui de Villecamp, cherchant à saisir leurs moindres impressions. Pourquoi ma fille Néhémi veut-elle se cacher ? Pourquoi mon ami le Français veut-il se cacher ? Ont-ils fait quelque chose qui doive offenser Ismaël ? Leurs consciences leur dit-elle qu'ils ont mal agi, qu'ils ont trahi l'hospitalité, failli à la vertu ? Oh ! non, ce n'est pas possible ; je connois mon ami ; ils n'ont rien pu faire de contraire aux bons sentiments ; ils rougissent seulement de m'avoir tu un secret qu'ils vont épancher dans mon sein.

A ces mots, si éloignés de l'explosion de colère à laquelle il s'attendait, Villecamp se précipita vers le hakem, dont il saisit la main avec transport, tandis que Néhémi, plus craintive, se pressait effrayée contre les parois de la tente.

Toujours aussi calme que s'il s'était trouvé dans les circonstances habituelles de la vie, Ismaël s'assit sur les coussins qui servaient de sièges, il fit un signe à Villecamp qui vint se placer près de lui, et attirant de l'autre côté Néhémi, qui opposait une douce résistance, il réunit leur main dans la sienne et dit :

— Vous vous aimez, mes enfants. Ne cherchez pas à le nier, votre trouble, votre honte me le font assez voir. Je ne vous regarde point comme coupables. Jeunes et beaux tous les deux, vous ne pouviez vous rapprocher l'un de l'autre sans que ce sentiment naturel à votre âge s'emparât de vous. La faute est au vieux hakem, dont les cheveux blancs auraient dû couvrir une expérience plus prévoyante ; c'est moi seul qui ai tort, moi qui m'imaginai que mon ami le Français pourrait rester froid près de ma fille, qui croyais que ma Néhémi ne verrait qu'avec indifférence le militaire, parce qu'il suit une autre croyance que la sienne. La volonté de Dieu soit faite !

Et comme Villecamp était ému, comme Néhémi versait des larmes, le hakem reprit :

— Maintenant nous ne pouvons que remédier au mal qui existe : il faut cesser de nous voir, le temps est un consolateur, l'absence est un grand maître : vous vous consolerez.

— Ne plus voir Néhémi ! s'écria le lieutenant, jamais je ne prendrai cet engagement. Ta